

Les amitiés françaises d'Adolfo Casais Monteiro

PIERRE RIVAS

Université Paris X – Nanterre

*Mes remerciements reconnaissants à
Rémy Hourcade, Eugenio Lisboa et Otilia Pires Martins et son
école doctorale à qui ce travail doit infiniment.*



Resumo: Este ensaio focaliza as relações de amizade entre escritores franceses e a figura do poeta português Adolfo Casais Monteiro como impulsionadoras de trocas significativas durante a década de 1930, promovendo o intercâmbio entre a produção literária da França, de Portugal e, também, do Brasil, onde o poeta se exilou e viveu após a perseguição salazarista. As relações literárias tecidas inseparavelmente das amizades pessoais, constituem uma verdadeira rede franco-luso-brasileira, que se mostra nas traduções de escritores e nas publicações em periódicos literários dos três países.

Palavras-chave: Adolfo Casais Monteiro; Relações literárias; França; Portugal; Brasil

Abstract: This essay has a focus the friendly relations between French writers and the figure of Portuguese poet Adolfo Casais Monteiro as a significant stimulate trade during the 1930s, promoting exchange between literary production between France, Portugal and also from Brazil, where the poet was exiled and lived after Salazar's persecution. The literary relations stablished together with the personal friendships are the true network Franco-Luso-Brazilian, which can be seem in the writers' translations and in the publications in journals of the three countries.

Keywords: Adolfo Casais Monteiro; Literary relations; France; Portugal; Brazil

C'est Pierre Hourcade qui est à l'origine de ces amitiés françaises entre Adolfo Casais Monteiro, Jules Supervielle, Henri Michaux et tant d'écrivains de qui il se fit le passeur.

Rappelons que Pierre Hourcade est encore élève à l'École Normale Supérieure quand il entre en relations avec Jules Supervielle, qui lui fait le meilleur accueil et sur qui il fera maintes conférences au Portugal et en Amérique latine. Lecteur à Coimbra, Hourcade rencontre, grâce à Carlos Queirós, Fernando Pessoa, écrivain encore inédit et qu'il sera le premier à faire connaître en France, d'abord dans la revue *Contacts*, puis aux *Cahiers du Sud* où il publie la première traduction française d'un choix de poèmes de Pessoa. Tout un réseau d'amitiés franco-luso-brésiliennes va se tisser entre Supervielle, Michaux, Jean Ballard, des *Cahiers du Sud*, le poète brésilien Ribeiro Couto, alors consul à Marseille, et, parmi les Portugais, Adolfo Casais Monteiro, et Armand Guibert, le traducteur de Pessoa en France.¹

Le 3 novembre 1931, Hourcade écrit à Couto rencontré grâce à Ballard, de Coimbra, sa première rencontre avec Pessoa. "Une regard et une paire de mandibules à la fois avides et tenaces. Derrière les lunettes, l'œil brille avec un éclat d'ironie. Grande nouvelle, il se fait éditer l'an prochain". Sa poésie était encore, sinon inédite, du moins inédite. Hourcade pense soumettre à Paulhan ses traductions de Pessoa. Tout son effort sera d'attirer l'attention des poètes et éditeurs français sur le poète portugais. Il soumet les traductions à Supervielle, lequel en parle à Paulhan, qui déclare que "ce n'est pas un poète selon mon cœur"; Supervielle non plus ne semble pas très sensible à cette poésie.² À travers Ribeiro Couto, il essaie de sensibiliser Valéry Larbaud, mais Couto préfère lui parler d'Antonio Nobre. Hourcade dira plus d'une fois son regret et son indignation que personne n'ait parlé à

¹ Je renvoie sur ces points à ma thèse *Encontro entre literaturas*, Hucitec, São Paulo, 1995.

² "Sans l'aimer entièrement [J. Supervielle] l'a beaucoup apprécié."

Larbaud de Pessoa lors de son séjour à Lisbonne en 1926 (cf. Dernière tentation de V. Larbaud: le Brésil (dir. P. Rivas), *Cahiers des Amis de V. Larbaud*, 2005).

C'est donc dans les *Cahiers du Sud* que paraissent les premières traductions de Pessoa. Hourcade y donnera maintes chroniques sur la vie littéraire du Portugal, puis du Brésil où il enseignera de 1935 à 1937; c'est là qu'il publie un extrait de sa traduction avec Michel Berveiller de *Bahia de tous les Saints (Jubiabá)* (la première traduction d'Amado) qui paraîtra aux éditions de la Nouvelle Revue Française, "traduit du brésilien", ce qui lui vaudra l'ire des milieux officiels salazaristes et, au-delà, des intellectuels portugais.

La grande revue portugaise des Années Trente est alors *Presença*, éditée à Coimbra et qui pourrait être comme l'équivalent portugais de la "Nouvelle Revue Française". Ces jeunes portugais admirent les maîtres que sont Gide, Proust, les poètes et, en particulier Supervielle cher à Hourcade qu'il fera découvrir à Adolfo Casais Monteiro, lequel sera le premier à écrire une étude suivie d'une anthologie sur la poésie de Supervielle bien avant Français et étrangers. Casais Monteiro est un des lecteurs les plus avertis de Pessoa, qui lui enverra la célèbre "Lettre sur les Hétéronymes" et à qui il consacrera de subtiles analyses. Voici le portrait que Hourcade en fait, toujours à Couto "Un vaste et joyeux drille crevant de vie et de jeunesse, laid et hilare, d'une verve argotique incomparable, détenteur, paraît-il, d'une étonnante bibliothèque, tout palpitant, en tout cas, d'un sens de la vie qui finit par lui donner une espèce de grandeur. Un bel exemple d'humanité".

Casais Monteiro est un démocrate engagé, ouvert à la modernité poétique et rebelle à l'ordre salazariste qui emprisonnera sa femme et lui en 1937, lui interdisant d'enseigner. Jules Supervielle organise une pétition pour sa libération, signée par Maritain, Paulhan, Michaux, Artaud, Pillement, "J'aurais aimé plus de noms mais il fallait faire vite" lui écrit-il le 10 juin 1937. Ribeiro Couto écrit à Hourcade alors au Brésil à São Paulo, "Je viens d'écrire au Cardinal de Lisbonne pour que Son Éminence oblige la police à ne pas commettre une injustice plus grave. Il n'est pas communiste du tout. Sa femme a fait une collecte d'argent pour les prisonniers politiques. On a jugé cela très grave". En prison, Casais a fait un exposé à ses compagnons sur la poésie de Supervielle. Pierre Hourcade retrouvera Casais Monteiro et ses amis de *Presença* à son retour au Portugal en 1938, "accablés" par la défaite de 1940, l'épreuve resserrera les liens d'amitié. L'image de Casais traverse la correspondance entre Couto et Hourcade. "Depuis des siècles, je n'ai pas de lettres de Casais. J'ai envie de m'envoler à Porto pour y passer une semaine et pleurer dans les bras de Casais la mort de mes illusions politiques. Embrasse Casais pour moi" écrit-

il en 1938 à Hourcade qui vient d'être nommé à Porto. "Je vais donc retrouver notre ACM libéré mais suspect et nous nous remettrons en chœur à "ribeiro coutiser" de plus belle". Casais Monteiro fut un des poètes de cette génération parmi les plus attentifs à la poésie brésilienne, et en particulier à celle de Ribeiro Couto, et il leur consacra des études pionnières. Hourcade essaiera de venir en aide à Casais en situation difficile "rencontré [Casais] à Lisbonne où je viens de passer quelques jours; défend assez péniblement sa croûte. Les autres vont bien, mais s'efforcent de tenir, assez découragés. L'instant et le milieu ne leur sont guère propices. Un conformisme légèrement xénophobe tend à devenir la marque de fabrique de la pensée officielle" (à R. Couto, 4 juillet 1939). Les autres, de *Presença*, furent pareillement poursuivis: Alberto de Serpa, Jose Regio. Hourcade, en poste à Lisbonne pendant la guerre, essaya de venir en aide à Casais en lui procurant des leçons de français, des traductions, des articles, en le faisant collaborer à des publications comme l'hebdomadaire *Globo* pour défendre les Alliés contre la propagande de l'Axe. Casais finira par s'exiler au Brésil où il fut un universitaire adoré de ses élèves et exceptionnellement ouvert à son nouveau pays.

Ces amitiés personnelles tissent inséparablement des liens littéraires. Hourcade est un intercesseur privilégié, au cœur de ces relations. Collaborateur des *Cahiers du Sud*, il sensibilisa Ballard à la littérature portugaise. Il donna également des comptes rendus sur Conrad, Morgan. Il renonce à publier des "Lettre sur le Portugal" car "si je disais ce que je pense, il ne me resterait qu'à plier bagage" face à "la pitoyable comédie fasciste". Il soumet à Ballard plusieurs textes de ou sur la littérature portugaise dont un de Casais Monteiro sur "le Moderne et l'Éternel dans la poésie portugaise contemporaine". Son petit essai sur Supervielle, qu'il avait soumis à Paulhan, lequel refusera de le publier, mais qui sera le sujet de plusieurs de ses conférences, et, sans doute, à l'origine du livre de Casais, traduit bien ses choix et ses partis pris sur la poésie "Anti Bousquet, anti Reneville, Anti Bounoure NRF, anti critique dite moderne". Élève d'Alain, admirateur de Supervielle, il est peu favorable au surréalisme et à l'hermétisme. Plus ouvert, ce serait aussi la position de Casais: ni l'intellectualisme de Valéry, ni la débâcle de la pensée de Breton, porche de Fargue et de Supervielle, "modernes sans cris ni manifeste" écrit-il dans son livre pionnier sur *A poesia de Ribeiro Couto* (*Presença* 1935). Cette même année 35, il publie dans la revue *Presença* (n° 45, juin 1935), son *Introduction à un essai sur la poésie de J. Supervielle*, étude précédée d'un poème inédit de Supervielle, *le Silence*, préoriginale qui paraîtra, corrigée, dans la *Fable du Monde* en 1938 (texte avec variantes dans *Œuvres poétiques complètes*, éditions de la Pléiade établie par Michel Collot, page 384). Casais avait dédié

son poème “Intimidade” paru dans *Presença* n° 33, juillet-août 1931, “à Jules Supervielle avec la grande admiration, avec la plus grande et reconnaissante amitié”. En 1938, son livre *Descobertas no mundo interior: a poesia de J. Supervielle*, aux éditions *Presença*, sera la première étude sur le poète français; le livre est dédié “À Pierre Hourcade, en souvenir des années d’inoubliable amitié”. (Pierre Hourcade avait fait en 1932 une conférence (éditée à Coimbra) sur Supervielle à l’invitation de la revue). Le livre sera réédité en 1945 sans changement.

Casais reviendra à plusieurs reprises sur Supervielle. Dans *A palavra essencial* (São Paulo, 1965), il consacre plusieurs pages à Supervielle polémique – car il avait la plume polémique – avec Tatiana W. Greene et Étienne; il revient, pour les opposer, sur Supervielle et Valéry, sur la question de la “poésie pure” (l’étude avait paru d’abord dans la revue franco-portugaise *Afinidades*, n° 6, animé par Lionel de Roulet, beau-frère de Simone de Beauvoir et ancien élève de J.-P. Sartre); l’article de *Afinidades* est suivi de la traduction par Casais de “Prières de l’Inconnu”, publiée dans *la Fable du monde* (Pléiade, p. 363). Ici, c’est le poète des “Poèmes de la France malheureuse” (1939-1945) qui est le porte-parole du Casais poète de *Europa*, poème lu à la BBC en mai 1945 (cf. Édition avec traduction en français, anglais, néerlandais par J.A. Seabre et J.A. França, *Europalia, Nova Renascensa* 1991): la même voix de la Résistance contre les dictatures, le même appel à la liberté. Casais traduira encore “Guerre et Paix sur la terre”, parue dans *Oublieuse Mémoire*, pour *O Estado de São Paulo* (2.7.1960). Ces poèmes de Supervielle écrits à des heures tragiques (Occupation, Guerre d’Algérie: on se reportera aux précieuses notices de l’Édition de la Pléiade), sont un témoignage sur de sombres temps. On trouvera dans le numéro de *Nova Renascensa*, Porto, vol. XVI, hiver-automne 1996, n° 60/63, *Traduction poétique et plurilinguisme*, mon article sur Casais Monteiro et C. Drummond de Andrade, traducteurs de J. Supervielle avec traduction de deux poètes en regard du texte français. Rappelons que M. Bandeira a traduit un poème inédit de Supervielle, *l’Appel*, qui figure dans les *Œuvres complètes* du Brésilien et que l’Édition de la Pléiade n’a pas eu l’autorisation de reprendre. Le poème avait été publié dans la *Revista Academica* n° 67, Rio de Janeiro, 1946.

Poésie témoignage, sans instrumentalisation politique, mais au service d’une “humanité”, au contraire de Valéry et des surréalistes. C’est ce que Supervielle, qui essaie de défendre Valéry, écrit à Casais, toujours quelque peu emporté. “Michaux, je le comprends toujours, tandis que je perds pied avec les surréalistes... Michaux est d’une humanité étrange – mais il est humain, ses étrangetés partent de l’humain. Il a des racines humaines” (*A palavra essencial*, p. 177). “Auprès de Sénéchal, j’ai défendu

Claudiel, auprès de vous, Valéry” (p. 178) alors qu’il parle des *impasses* du surréalisme.

C’est à Supervielle que Casais doit de connaître Michaux; c’est lui qui mettra les deux poètes en rapport lors du voyage de Michaux au Portugal “alors qu’il n’avait publié que de rares plaquettes” (p. 170). Supervielle lui parle de Michaux, “l’auteur d’un certain Plume, écrivain vraiment original, écrivain authentique” (1931). Il suggère à Michaux d’envoyer ses livres à Casais et aussi à Chestov et B. Fondane (est-ce à la demande de Casais?). Il semble répondre aux curiosités de Casais et des Portugais de *Presença*. Supervielle parle de Tzara, de Braquier, de Daumal; dit que Regio est “un bien beau poète”. Il lui recommande Richard Aldington qui part pour le Portugal et veut rencontrer des écrivains locaux; il commente les *Considerações pessoais* publiée en 1933 de Casais et ses propos sur la littérature française contemporaine: la raison, le clair et l’obscur, la notion de poésie pure; il évoque Laforgue à propos de la poésie de Casais lui-même; regrette de ne pas mieux savoir le portugais pour apprécier cette poésie (ce sera également le cas de son autre proche ami Larbaud); parle de la *Correspondance de famille* avec Ribeiro Couto (1933), Couto, ami de Hourcade, Ballard, Larbaud, Supervielle, sur qui Casais écrira encore pour *Presença* (1935), comme il le fera sur Manuel Bandeira; cette génération est une des rares et la dernière à se montrer ouverte à la poésie brésilienne du temps. Casais lui consacre tout un chapitre dans sa précieuse anthologie *A poesia da Presença* (Moraes, 1972), y publiant Ribeiro Couto, Jorge de Lima, Cecilia Meireles, Manuel Bandeira, Vinicius de Moraes. (Manuel Bandeira et Cecilia Meireles sont salués par Supervielle dans le poème “Champs Élysées”, in *Oublieuse mémoire*, Pléiade, p. 520). Plusieurs de ces poètes furent des amis de Supervielle, mais aussi de Larbaud (il existe une admirable correspondance Larbaud-Couto), de Michaux et de Bernanos comme Murilo Mendes et Jorge de Lima). Il s’inquiète du sort de Casais et de sa femme, a fait signer une pétition en sa faveur”, lui envoie des livres de Michaux, le remercie pour “son superbe article” sur lui publié dans *Revista de Portugal* que dirige V. Nemesio; en novembre 1937, il lui envoie une lettre importante où il commente sa trajectoire: la terreur de la mort, au départ; l’angoisse, un Dieu non orthodoxe, et le félicite pour sa “critique de créateurs”. Il sert d’intermédiaire entre Casais et Chestov à qui il a parlé de lui “comme il convient. Il vous répondra sans doute directement”; il donne des adresses de critiques à qui envoyer ses livres: Maritain, Ballard, Curtius, G. de Torre, L. Fiumi, Holmes, T. de Altaide; en 1947, il le remercie pour la réédition de son livre sur lui, découvert grâce à Claude Roy, et regrette que cette réédition ne soit pas augmentée et qu’il ne fasse pas de place à la *Fable du Monde* et aux poèmes

de la période 1939-1945 (dans la note à cette réédition, Casais justifie cette réédition non augmentée, considérant “qu’après les *Amis inconnus*, l’œuvre de Supervielle n’a pas fondamentalement évolué”). On pourra contester ce point, mais on a vu que Casais continue d’analyser et défendre l’œuvre de Supervielle, qui continue de dialoguer avec Casais, défendant Valery (septembre 1951); il tient “le Cimetière marin pour son plus beau poème: celui qui a le plus haut coefficient humain”, alors que Valery lui-même préférerait “La Jeune Parque”. Attentif aux autres revues – *Seara Nova*, qui publie en 1952 un entretien avec lui (“Chose rare, vous avez dit fidèlement mes paroles; il est vrai que vous êtes trop amical et consciencieux pour vous permettre les fantaisies de certains”), à la *Revista de Portugal*, et d’abord à *Presença*. “Quelle belle revue” écrit-il en 1931 à Gaspar Simoes. En 1939, écrivant à Pierre Hourcade, se rappelant cette soirée où il avait dit des poèmes de lui à l’ENS, “une date pour moi” aux débuts des années 30, il dit tout le bien qu’il pense de l’étude de Casais Monteiro, parue en 1938 dans *Presença*: “*Descobertas no mundo interior: a poesia de J. Supervielle*”, “étude fine et sensible mais je crois qu’elle perdrait beaucoup à être traduite en français” qui sera réédité sans changement en 1945 sous le titre *A poesia de J. Supervielle, estudo e antologia*.

Les interférences – Hourcade, Supervielle – expliquent les découvertes de Casais. En 1932, il remercie Hourcade qui est un “passeur”, il a lu aussi dans les *Cahiers du Sud* un excellent article de Fondane sur Heidegger et ses admirables poèmes dans *Commerce* (Hourcade sera plus réservé sur Fondane, qu’il rencontrera à Buenos Aires. Sur Fondane, voir le numéro d’*Europe* n° 827, mars 1998, numéro suivi d’un dossier sur la poésie brésilienne par P. Rivas et M. Riaudel). La présence de Pierre Hourcade à l’Université de São Paulo de 1935 à 1938 va réactiver la sympathie de Casais pour le Brésil, bien que cette littérature soit interdite comme subversive dans le Portugal salazariste. Il écrit dans *O Diabo*. Il s’enthousiasme pour *Jubiaba* de J. Amado que Hourcade va traduire sous le titre exotique de *Bahia de tous les saints*, pour Jose Lins de Rego, Jorge de Lima, “a estupenda Macunaima”, “tout à fait inconnu au Portugal”, priant Hourcade de demander à Mario de Andrade de lui envoyer ses livres. Il veut lire *les Hommes de bonne volonté*, attentif à ce qu’en dit Hourcade, qui l’aide en l’associant aux revues de la résistance (*Afinidades*, *Globo*); sur cette période des années d’occupation en France et de résistance au Portugal, on consultera le colloque *Lisbonne atelier du lusitanisme français*, études réunies par Jacqueline Penjon et Pierre Rivas, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, en particulier mon article “lusophiles français à Lisbonne en des temps incertains”, p. 33-34, sur Hourcade, Casais Monteiro, Lionel de Roulet, A. Guibert, etc. On trouvera

dans la revue *Marseille* n° 135, 1^{er} trimestre 1984, un Hommage à Pierre Hourcade, avec des témoignages d’A. Guibert, un article du signataire de ces lignes sur *les Cahiers du Sud* et le Portugal, la “Lettre portugaise” publiée dans le n° 137 de janvier-février 1932 et la “Brève introduction à F. Pessoa”, n° 147, janvier-février 1993, première véritable présentation suivie d’une petite anthologie de Pessoa; rappelons que le premier texte sur Pessoa en France – si on excepte les brèves références de Phileas Lebesgue dans *le Mercure de France*, traduites et éditées sous le titre *Portugal no Mercure de France*, par J.M. Massa Roma, édit. Lisbonne, 2007) – figure dans la revue *Contacts*: “Rencontre avec F. Pessoa”, juin 1930. Le “découvreur” français de Pessoa et le destinataire de la célèbre “Lettres sur les hétéronymes” de Pessoa ne pouvaient que se rencontrer et collaborer, dans les revues mais aussi en co-traduisant *Tabacaria* de F. Pessoa comme nous verrons plus loin. Casais est présent dans les études pionnières que Pierre Hourcade publie dans *les Cahiers du Sud*, le *Journal des poètes*, le *Bulletin des Études portugaises*. On se reportera à l’hommage de Paul Teyssier “In memoriam Pierre Hourcade 1908-1983”, paru dans *Bulletin des Études portugaises*, tome 44/45, 1983-1985, Institut Français de Lisbonne, p. 429-436. Hourcade se considère avec Casais “irmaos gemeos” – frères jumeaux, partageant sa répulsion: “Comment respire-t-on dans votre salazaresque patrie”; refusant d’aller voir le film de Manoel de Oliveira *A canção de Lisboa*, “par principe, à cause de la réclame”; il lui demande des articles pour le *Bulletin des Études portugaises* sur Alain, V. Larbaud; admire Jose Regio “parfois trop didactique et oratoire”, salue le film de Oliveira *Douro fluvial*: “c’est remarquable d’intelligence, sensibilité, enchaînement des images, perspective, sens suggestif. Le seul film portugais digne de ce nom”; a traduit *O mundo deshabitado*, “une des choses les plus denses et les plus typiques de vous”; annonce la prochaine visite de Jean Cassou “très emballé par vos poèmes”; n’est pas heureux de son séjour à São Paulo, regrette le Portugal, “la rua dos Caetanos”, la confrérie coimbrienne, salue les tripeiros (habitants de Marinho Porto), D. Santos, J. Magalhaes, le “délicieux accent tripeiro”, loue *Sempre et Sem fim*, “densité, dynamisme, authenticité, ironie brutale, douloureuses confidences; poésie de l’angoisse spirituelle, en plein cœur du monde”. Il essaie d’associer Casais à une entreprise “officielle”, menée par Antonio Ferro, le porte-parole de Salazar. Les éditions Kra ont publié des Panoramas des littératures contemporaines dont certaines feront date, celui sur la littérature française, celui de Lalou pour l’anglaise, de Cassou pour l’espagnol, de B. Crémieux pour l’italienne. Plusieurs noms furent avancés pour la littérature portugaise, certains par Larbaud: Jose Osorio de Oliveira; Ribeiro Couto (mais qui tenait à un volume spécifique sur

le Brésil); Gaspar Simoes, Regio, Hourcade lui-même, Nemesio, prêt à accepter mais refusant de collaborer avec João Ameal, polygraphe de la droite intégriste imposé par le régime. Ferro “tanne” Hourcade pour l’écrire avec Ameal. Le livre paraîtra finalement en 1949 (*Littérature portugaise* par Dr João Améal, préface de Robert Kemp, éditions du Sagittaire), sorte de *Who’s Who* où les valeurs littéraires disparaissent derrière la nomenclature. Casais Monteiro est cité comme essayiste à côté d’autres noms.

Il faudrait dépouiller plus attentivement les revues de l’époque (*Vertice, Revista de Portugal, Diabo, Globo, O Mundo literario*) pour repérer les nombreux articles de Casais, de Hourcade, des écrivains de *Presença* sur les écrivains français ou étrangers encore peu connus, ou sur Supervielle ou, par exemple, Henri Michaux, que Supervielle recommande à Casais comme à Hourcade.

Voici le récit que fait Pierre Hourcade à Ballard de sa rencontre avec Michaux, en janvier 1935, alors au Portugal. “Rencontré et fréquenté à Lisbonne dans les dernières semaines de mon séjour Henri Michaux; sur le plan humain, c’est le plus bizarre alliage que je connaisse d’enfantillage et d’intuition aiguë, d’abandon et de névrose latente; sous les apparences, on sent couvrir une étonnante puissance de destruction. Il est effrayant, déroutant, un peu cabotin sous son absolue sincérité (à cause d’elle sans doute) et très attachant. Mais je considère comme un miracle qu’il soit encore de ce monde; il est vrai qu’il y habite si peu”.

Ce texte évoque tout à fait “l’apparition” de Pessoa tel que l’a vu de ses yeux le jeune Hourcade en 1930 (Rencontre avec F. Pessoa, *Contacts*, n° 3, juin 1930). Michaux aurait déclaré, par ailleurs, à Mario Cesariny à propos de Pessoa: “Tant de tintamarre pour un poète si ratiocineur” (le corps fait problème chez Pessoa; il pèse chez Michaux, existe-t-il chez Pessoa?)

Hourcade fait en mai 1936 à Buenos Aires une conférence sur “la jeune poésie française”: la Tour du Pin, Follain, Triolet, Thérèse Aubray, Cayrol, Gros, Michaux, “qui a beaucoup secoué”; il prépare un texte pour la revue *Sur* de V. Ocampo sur “H. Michaux ou le voyageur persécuté”, à l’occasion du Congrès du Pen Club où Michaux est invité (La biographie de Jean-Pierre Martin, *Henri Michaux*, Gallimard, 2003 est, à ce jour, après les livres pionniers de Robert Bréchon, et avec l’édition des *Œuvres complètes* dans la Pléiade, la référence la plus précise).

Quand il arrive au Portugal en octobre 1934, Michaux est enthousiaste “Je suis enfin arrivé au pays et à la race qui me plaisent” (à Supervielle); “le seul pays avec le Brésil qui rejoigne l’Extrême-Orient. La Paix. Et puis les femmes portugaises, que vous dire de plus: nous nous plaisons” (à Jean Paulhan), “Prix bon marché, ville splendide comme Macau, Rio, Manaus.

Les Portugais, métis, genre épatant”. En fait, Michaux est un cyclothymique, passant de l’enthousiasme à la détestation; son humeur change avec le climat; après Estoril, il est à Porto “hideux, il pleut tout le temps. J’ai perdu toutes mes illusions en allant vers le Nord”. Mais il va surtout beaucoup écrire et manifester une inventivité nouvelle. À Supervielle, il dit écrire “un tas de fariboles que je ne me serais jamais attendu à trouver dans ma tête. Et j’ai plaisir à écrire... Ça devient des contes de fées sans fées”. Cette nouvelle manière sera la matière de *Voyage en grande Garabagne* (1936), “composé à partir de notes de voyages et d’inventions, en particulier au Portugal”.

Il entre immédiatement en relation avec Casais. “Supervielle vient de m’envoyer votre adresse, que j’avais égarée” (10 novembre 1934), lui écrit-il d’Estoril; venu pour une quinzaine de jours, il a envie de rester des mois, se sentant tout à fait en sympathie avec les Portugais. “Le milieu est bon... Depuis la Chine je n’ai jamais rencontré pays qui me plaise autant”. Est-ce le côté extrême-oriental, souvent souligné par les voyageurs (Larbaud par exemple), qui le retient? (voir “La lettre de Lisbonne”, in *Jaune Bleu Blanc*)

La relation entre les deux poètes – grâce à la médiation de Supervielle – conduira Casais à publier dans *Presença* (n° 47, décembre 1935), deux textes de Michaux, précédés d’une note de Casais où il conteste la filiation de Michaux avec le surréalisme, “ses mots d’ordre, sa méthode”; sur ce point, Michaux ne cessera en effet de prendre ses distances avec le mouvement de Breton. Michaux, dit Casais, manifeste toujours une même préoccupation, la recherche d’une véritable réalité au-delà de l’apparence, une implacable offensive contre toute les formes erronées de la vie et de l’homme. Dans ses livres de voyage, il ne s’intéresse qu’à l’homme authentique, récusant la couleur locale, le pittoresque sinon dans ce qu’ils signifient, dans une forme étrangère au formalisme discursif; c’est un “voyant”, de ceux que Rimbaud annonçait. Il n’est pas sérieux; comme tous les tragiques, il a un admirable don comique, d’un comique truculent, démonstration par l’absurde de la face tragique des choses, mais le rire de Michaux traduit une terrible découverte de l’homme souterrain. Son imagination, sa veine comique se manifestent avec la logique implacable des cauchemars. Suivent les deux textes, l’un intitulé simplement *Poésie* est un avant texte qui sera repris dans *Lointain intérieur* en 1938 (in *Pléiade*, t. I, page 598 et *Poésie poche, Plume* précédé de *Lointain intérieur*, p. 87). “Le colonel embarrassé” – je n’ai pas réussi à identifier ce texte dans les *Œuvres complètes*, Pléiade – relève de ces “petits contes” qui sont ce que le séjour portugais a apporté de neuf dans l’écriture de Michaux. Les relations épistolaires avec Casais se poursuivent, Michaux se plaignant que Casais ne réponde jamais aux lettres, et

exprimant son désir de retourner au Portugal; il a rencontré Eugenio d'ors, tout à fait enthousiaste du Portugal, "l'autre pôle de l'Europe", dit-il. Il lui écrit en octobre 1939 du Brésil où il a rencontré Jorge de Lima et Murilo Mendes "que vous connaissez", il espère le revoir à Lisbonne à son retour; il lui offre des "dessins au trait pour vous et pour *Presença*; il le remercie pour les mots "qui me vont au cœur" de Casais pour *Peintures* (recueil qui vient de paraître en 1939; le poème "Paysages" évoque ceux des "Saudades" – réminiscence du Portugal?); il s'associe son sort à celui de Casais, à sa "situation", "cette guerre ne va rien arranger... Pour moi aussi, c'est foutu". À nouveau en septembre 1940, il lui exprime le souhait de retourner au Portugal. Déjà en janvier 1936, moins d'un an après son retour et sa mauvaise humeur (la pluie à Porto) il lui avait écrit "Je voudrais vous revoir. N'y a-t-il pas une enquête à faire au Portugal (crise, femmes, colonies, je ne sais) où un journal d'ici puisse m'envoyer?" Cette compulsion des départs rappelle parfois celle de Soupault qui regrette dans ses mémoires ne pas avoir été plus proche de lui comme il l'aurait voulu. Michaux remercie et félicite Casais pour son *Supervielle* où il trouve des rapprochements intéressants avec lui; espère que Casais "est enfin sorti de (ses) ennuis" et propose de s'entremettre pour faciliter auprès de Gallimard la traduction d'un *Barbare en Asie*.

Le rôle de "passeur" de ACM en faveur de la littérature française se poursuit dans la *Revista de Portugal* dirigée par V. Nemesio. C'est là qu'il publie la suite de son étude sur *Supervielle* (n° 1, octobre 1937 et n° 2, mars 1938), et qu'il rend compte de publications françaises: *Les Chevaliers de la Table Ronde*, de Cocteau, considéré, un temps, au Portugal comme au Brésil, comme le paradigme de la modernité, avec *le Coq et l'arlequin*, mais qu'il juge ici marqué de trop de "virtuosité". il lui préfère toujours *Supervielle*; le n° 3, d'avril 1938, publie le poème "Dieu surpris", "Dans une goutte de la mer", et dans le n° 4, Nemesio lui-même rend compte de son *Arche de Noé*. Le n° 5, octobre 1938, rend compte du livre de ACM sur *Supervielle*, *Descobertas no mundo interior: a poesia de Supervielle*, ce qui conduira ACM, toujours très polémique, à croiser le fer avec l'auteur de la recension, Manuel Anselmo. ACM est un critique "subjectif", il intervient dans l'analyse des œuvres, juge, fait des réserves, réagit. C'est bien cet "engagement" souvent polémique mais d'abord esthétique qui fait l'originalité d'ACM. On retrouve *Supervielle* grâce à ACM dans la revue *Afinidades* publiée par la résistance française à Lisbonne, en 1944: le poème "Prière à l'inconnu" et la traduction portugaise en regard (voir mon article "Casais Monteiro et C. Drummond de Andrade traducteurs de *Supervielle*", dans *Nova Renascença*, 1996, n° 60/63, p. 461-474).

Un dernier chapitre de ces relations françaises concerne la traduction et la diffusion de Fernando Pessoa en France. On sait la place que tient Casais, destinataire de la célèbre "Lettre sur les Hétéronymes" où Pessoa en explique la genèse et le sens; il publiera plusieurs travaux décisifs sur le poète, et, en français, grâce à Hourcade une "Introduction à la poésie de F. Pessoa" dans le *Bulletin des Etudes portugaises* en 1938 et, l'année suivante, "Le Moderne et l'Eternel dans la poésie portugaise contemporaine". Tous deux entreprennent de conserver la traduction française de *Tabacaria*. Hourcade se refuse par modestie à co-signer cette traduction, travail "asphyxiant" et qui doit essentiellement à Casais qui a eu le mérite de la partie la plus ingrate, le débroussaillage". On sait que ce célèbre poème connaîtra plusieurs traductions. La traduction de Casais Monteiro et Pierre Hourcade, suivi du texte portugais, préface de A. C. Monteiro paraît à Lisbonne en 1952. Armand Guibert publie en 1955 aux éditions Caractères *Bureau de Tabac* et autres poèmes. La traduction d'Armand Guibert avait paru en fait dans la revue *Exils* en 1952: "F. Pessoa ou l'homme quadruple", suivi de la traduction intégrale de *Bureau de Tabac* et deux autres poèmes".

Pierre Hourcade, dans une lettre qu'il m'adressait en 1979, m'écrivait ceci: "C'est uniquement la délicatesse de Casais qui avait fait ajouter mon nom sur la page de titre car, autant que je m'en souviens, je m'étais borné à mettre au point – elle en avait d'ailleurs besoin – une traduction dont il était pour l'essentiel, responsable. Il y a des points où je préfère nettement la version Guibert, excellente; d'autres la nôtre que je trouve meilleure. Notre parti pris consistait à coller d'aussi prêt que possible à l'original, en «transposant» le moins possible". Ce parti pris, très moderne en fait, sera repris par son fils Rémy Hourcade, dans sa traduction du même *Bureau de tabac* (éditions Unes, 1985). Sur Guibert et l'art de la traduction, je renvoie à notre entretien paru dans *F. Pessoa, visage avec masques* (A. Eibel, 1978, réédition Mereal 1997) où on trouvera un copieux dossier sur Guibert traducteur et F. Pessoa en France.

C'est donc à Casais, "le disciple le plus intelligent de Pessoa" (Robert Bréchon), à Hourcade, "le découvreur" de Pessoa en France, et à Guibert et son "apostolat" (Hourcade) de traducteur que l'on doit cette présence de Pessoa chez nous. Mais là encore le rôle séminal en revient à Casais; c'est lui qui fait découvrir Pessoa à Guibert. On se reportera au précieux témoignage qu'il donne. "Un demi-siècle de passion" dans le numéro spécial 710-711, juin-juillet 1988 de la revue *Europe* que j'ai coordonné. "C'est un poète pour vous, un de ces jours, je vous le ferai mieux connaître"; il le conduit à une séance de lecture où Manuela Porto déclame "*L'Ode maritime*" et il lui prête son exemplaire d'*Orpheu* que Guibert traduit dans la nuit.

On est alors en 1941. Si Hourcade fut, pour Guibert, son “initiateur”, Casais fut son “révélateur et son passeur” grâce à qui Guibert internationalisera l’œuvre de Pessoa; cet “insincère véridique” (Casais) mettra du temps à trouver sa place en France. La correspondance Guibert-Hourcade-Casais permet d’en retracer les tribulations. On se reportera au colloque *Lisbonne atelier du lusitanisme français*, études réunies par J. Penjon et P. Rivas (en particulier les articles de P. Rivas, Judith Balso, A.-M. Quint et Robert Bréchon). La “sidération” qui avait saisi Guibert conduit par Adolfo Casais Monteiro à la lecture de Manuela Porto déclamant “l’Ode Maritime” de Pessoa devait constituer une des étapes décisives, avec Hourcade, dans la traduction, la diffusion et l’internationalisation de Pessoa en France et dans le monde. Tous deux ont traduit, à quelque distance, *Bureau de tabac*; on a vu plus haut le jugement de Hourcade sur les traductions comparées, lui-même ayant collaboré avec Adolfo Casais Monteiro, Casais et Hourcade plus centrés sur la langue source, Guibert plus sensible à la langue cible.

On pourrait tenter d’établir une manière de convergence ou d’affinité entre Casais et ses écrivains français préférés, sur le plan personnel et esthétique. Adolfo Casais Monteiro, comme Pessoa, comme, à leur manière, Supervielle et Michaux, qui furent si proches, sont d’une certaine manière, des “Etrangers définitifs” (titre d’un livre de et sur Casais), des “Hors venus”, expression de et sur Supervielle et qui s’applique aussi bien à Michaux, mais aussi à Pessoa et à Guibert; des “transfuges” (Pessoa), des “expatriés” comme se définit Michaux, avec Cioran. Nés ailleurs (Pessoa, Supervielle, Michaux), vivant ailleurs, exilés, transplantés et “poreux à l’univers”. En exil au Brésil, Adolfo Casais Monteiro se fait brésilien en restant portugais, immédiatement adopté et adoré par les étudiants brésiliens, quand son ami Jorge de Sena transportait douloureusement sa patrie portugaise, lui, pareillement cosmopolite, et au fait des littératures étrangères. Peut-être pourrait-on tenter un parallèle avec la pratique poétique de ces amis. On a parlé de la “gaucherie” de la poésie d’Adolfo Casais Monteiro et on pourrait le dire aussi de la poésie de Supervielle et de Michaux (“gaucherie”, c’est un terme célèbre de Carlos Drummond de Andrade, traducteur

de Supervielle, “Figures” dans les *Amis inconnus* dans la *Revista Academica* de Rio en 1942) et commentateur passionné de l’auteur de *Boire à la source* en voyage à Ouro Preto. (Je renvoie sur ce point à mon compte rendu de l’excellent ouvrage de John Gledson sur Drummond, “Influences et impasses: Drummond de Andrade et quelques contemporains”, in *Revista ANPOLL*, n° 16, janvier 2004).

Enfin, on pourrait aussi les situer pareillement dans le dispositif littéraire du temps. Ils sont pareillement “en marge” des “écoles” ou des groupes ou mouvements dominants, étrangers au néoclassicisme modernisant (Valéry) et aux avant-gardes militantes et terroristes. “Modernes sans être d’avant-garde” dit Adolfo Casais Monteiro. Et cela s’applique pareillement à Supervielle et à Michaux, ce dernier soucieux de n’être pas “classé” parmi les surréalistes (ou parmi les écrivains “belges” ou “francophones”). Contre le formalisme mais aussi contre l’écriture automatique; l’art contre l’ordre ou le mot d’ordre (politique ou esthétique); pour une “poésie impure” et pour la nécessité de communiquer, contre tout dogmatisme, contre toute “recette” littéraire; une solidarité avec le monde, une voix tissée de silence et d’inquiétude, mais le ton sourd de leur poésie, l’absence d’emphase, un dialogue sans conclusion possible.

Pour Adolfo Casais Monteiro, la France est “notre lait maternel, pour le meilleur et pour le pire”; elle est “la patrie idéale des Arts et des lettres” (il écrit cela à l’occasion d’un article sur le roman anglais, dans *O Romance e seus problemas*) et il la salue comme la “suprême expression de la culture de l’Occident”.

“L’art, écrit-il, doit être sa propre fin” – par où Adolfo Casais Monteiro est fidèle à l’esthétique de *Présence*, elle-même si proche de la NRF – mais cela n’empêche pas le combat civique. Démocrate et européen, son poème *Europe* fut lu par Antonio Pedro à la BBC pendant la guerre – c’est ce poème qu’on entend à la fin de l’admirable film *Porto de mon enfance* de Manuel de Oliveira – alors que régnait la dictature salazariste, qui le jeta en prison et le força à l’exil.

Recebido: 20 março de 2010
Aprovado: 05 maio de 2010